

Paris, le 20 juillet 1920.

Les dispositions du marché restent satisfaisantes malgré quelques prises de bénéfices qui viennent modérer l'allure de certains titres. Le groupe Ottoman et les mines d'or sont encore en progrès. Les changes se tendent légèrement et nos Rentes françaises sont très fermes : 3 0/0 58,95, 5 0/0 85,50, 4 0/0 1917 71,30, le 1918 71, 5 0/0, amortissable libéré 102, Crédit National 484. Etablissements de Crédit soutenus : Banque de Paris 1.570, Union Parisienne 1.308, Lyonnais 1.610. Parmi les Banques étrangères, la Nationale du Mexique est en sensible avance à 620. Valeurs de navigation calmes, Suez 7.190, Transatlantique 474, Chargeurs réunis 1.440, Cypriotes résistants, Rio 1.870, Tanganyika 113, Tharsis 165. Pétrolifères réalisées, Eagle 507, Royal Dutch 28.800, Shell 352, Omnium des Pétroles très fermes à 2.283. Diamantifères hésitantes, de Beers 955. Mines d'or très demandées sur la hausse du métal précieux à 107 sh. Goldfields 77, Rand Mines 141, Crown Mines 127. Caoutchoutières indécises, Financière 307, Malacca 229, Padang 369. En valeurs diverses, les Sucreries d'Egypte se tassent un peu à 1.065, Omnium France-Maroc 1.300, l'Union Européenne 614.

Si les Pieds vous brûlent comme du feu

C'est que vous avez les pieds sensibles, des durillons ou autres callosités douloureuses. Un bon conseil : trempez-les dès ce soir dans une cuvette d'eau chaude additionnée d'une petite poignée de salitrate de soufre. Vous serez surpris du soulagement immédiat que vous éprouverez. Des bains de pieds ainsi préparés font disparaître toute enflure et douleur, toute sensation de brûlure et de meurtrissure et ramolissent les callosités les plus épaisses à un tel point que vous pouvez les enlever facilement sans douleur ni rasoir, opération toujours dangereuse. L'eau salitrée combat en outre l'irritation et la mauvaise odeur d'une transpiration excessive. Les Salitrates Rodell se vendent à un prix modique dans toutes les bonnes pharmacies.

Ancien gendarme retraité, homme actif et énergique, est demandé pour remplir les fonctions de garde-chasse, dans une propriété de 50 hectares. — Sérieuses références exigées. — Pour plus amples renseignements et conditions, écrire ou se présenter à M. Lacarelle, château de Grimard, par Puy l'Évêque (Lot).

Leçons-Vacances Français - Sciences - Anglais Mmes DESGRANGES

16, rue Lestienne. A vendre Etude d'Avoué, dans ville de 15.000 hab. chef-lieu de département, Cour d'Appel. S'adresser à M. DELFAU à Lauzès (Lot).

THERMOMÈTRES médicaux, Export. Echanton 38 fr. la douzaine. MARQUES, Bistage (Pyr.-Oes).

Marché de La Villette 19 Juillet 1920

Table with columns: ESPÈCES, ENTRÉES, RENVOI, PRIX PAR 1/2 KIL. (Les porcs se cotent au 50 kg. poids vif). Rows include Bœufs, Vaches, Taureaux, Veaux, Moutons, Porcs.

OBSERVATIONS. — Vente un peu plus facile sur toutes les marchandises.

SOUDURE AUTOGÈNE - Réparations de toutes pièces - Fer - Fonte - Acier - Cuivre - Aluminium

Rue de la Banque, en face la Brasserie CAHORS. Imprimerie COUESLANT (personnel intéressé), Le Céran : A. COUESLANT.

Secrétaire-adjoint : Despouil Raoul. Trésorier : Morange Georges. Membres-conseils : Rivière, Rollés Ludo, Tardieu, Bénâtre Georges, Grellet. Nous espérons que jeunes et vieux cyclistes répondront à l'appel du nouveau comité pour la prospérité du cyclisme. Le Bureau.

Qui a trouvé la broche ? Une broche en or a été perdue samedi jour de foire à Cahors. Prière à la personne qui l'aurait trouvée de la rapporter au bureau de police.

Monteq Certificat d'études primaires. — Cet examen a eu lieu samedi, à l'école de garçons ; 44 aspirants et aspirantes se sont présentés ; 41 ont été admis.

Larnagol Assasinat. — Le sieur Hirondele, âgé d'environ une cinquantaine d'années, a été trouvé la tête fracassée dans une des rues de Larnagol. Le parquet s'est transporté sur les lieux et a arrêté le sieur Carle, soupçonné de cet assassinat, mais contre lequel aucune preuve n'a pu être établie jusqu'à ce moment. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des événements.

DÉPÊCHES Paris, 11 h. 55.

Situation critique de la Pologne

La Chicago Tribune dit que l'évacuation de la population civile de Varsovie a commencé. Les missions étrangères se préparent également à quitter la ville. Les missions américaines attendent l'arrivée à Dantzig d'un transport américain qui les rapatriera aux États-Unis. L'aide des Alliés De Berlin : Le « Hanoverscher Kurier » annonce que les Alliés ont demandé à l'Allemagne le droit de libre passage pour des troupes qu'ils envoient, éventuellement, au secours de la Pologne en danger.

Une bataille décisive

De Londres : Le correspondant du Daily Telegraph à Varsovie télégraphie que le Conseil de la Défense nationale, après avoir médité longuement sur la réponse du gouvernement bolchevik, a résolu de concentrer toutes ses forces en avant de la ligne de chemin de fer de Brest-Litovsk à Biélostok. Ce mouvement a pour but de livrer une bataille décisive contre les bolcheviks. Le correspondant ajoute : A l'heure où vous recevez ces lignes, les destinées de Varsovie auront été scellées. Si la retraite continue, le sort de la capitale est décidé.

Regrets britanniques

De Londres : D'une façon générale, la presse britannique regrette que les Alliés n'aient pas manifesté plus tôt leur détermination de soutenir la Pologne. S'ils l'avaient fait, on ne serait pas, maintenant, en présence d'une situation aussi critique.

La grève de Rome

La grève de protestation à Rome a échoué. Tous les magasins sont restés ouverts. Bon nombre d'ouvriers ont continué à travailler. Tous les services publics ont fonctionné régulièrement.

Les Turcs signeront

De Constantinople à la « Chicago Tribune » : Le Cabinet Turc a définitivement décidé de signer le traité. Tewfik pacha et Haida pacha ont dû quitter Constantinople hier, pour Paris, munis d'instructions à cet effet.

collège de jeunes filles. Sont définitivement reçues au baccalauréat : Latin-Langues : Mlles Louise Jullia, Yvonne Lacaze et Denise Philippin. Philosophie : Mlles M.-Rose Buffet, Elise Calassou, Françoise Veyssièr (mention a. b.). Nos félicitations.

Brevet supérieur. Sont définitivement admis au brevet supérieur : Aspirantes : Mlles Anicot, Boitoux, Delanoye, François, Goullière, Ogez, Penin, Sauvage, Senz, Barthélémy, Bonnet, Cagnac, Calvy, Cartéry, Delsoy, Jarrige, Larroque, Mansion, Mespoulet, Meyre, Rossignol, Rouquet, Serres, Testes, Tourrés. Aspirants : MM. Pélassis, Claval, Cassagnac, Couderc, Coutrix, Mauruc, Plagne, Requier, Ségéric, Vaysières, Verbié. Nos félicitations.

Conseil Municipal. Le Conseil Municipal se réunira extraordinairement, le samedi 24 juillet courant à 20 heures et demie. Ordre du jour Révision des tarifs de l'octroi. Renouvellement du traité constitutif du Collège de jeunes filles. Renouvellement du traité pour les droits de places. Approbation des comptes du Bureau de Bienfaisance et du Bureau d'Assistance. Etablissement de la liste des Assistés. Pensions d'aliénés à l'asile de Leyme. Demandes de bourses. Affaires diverses. Rapports des Commissions.

Etude supprimée. L'Office d'avoué près le Tribunal de 1^{re} instance de Gourdon, vacant par suite du décès de M. Rey, est supprimé.

Colonie de vacances. La Colonie scolaire de vacances organisée par la Société « Lou Gorrit du Quercy », et se rendant à Cahors, Gourdon, St-Denis près Martel, Capdenac, Bétaillet, quittera Paris commencement août. Les parents qui voudraient bénéficier d'une réduction de 75 0/0 sur le prix du voyage de leurs enfants, sont priés d'adresser leur demande dans le plus bref délai, à M. Michaud, 15, rue de Babylone, Paris (7^e).

Un prisonnier devient fou. Nous avons relaté l'arrestation de deux trafiquants d'or, opérée par la gendarmerie du canton de Cazals. Les délinquants, déferés au parquet de Cahors, furent incarcérés à la maison d'arrêt. Les manières de l'un d'eux attirèrent bientôt l'attention des gardiens par leur excentricité. L'enquête ayant semblé établir que l'on se trouvait en présence d'un malade et non d'un hardi simulateur, le prisonnier a été transféré à l'hôpital de Cahors.

Véloce-Sport Cadurcien. Sous l'impulsion de plusieurs sportifs cadurciens dévoués, notre vieille société cycliste va revoir le jour dans notre cité et dans notre vieux Quercy. Elle continuera ses beaux succès remportés par ses anciens membres dont certains déjà ont promis de donner leur concours en venant participer vendredi 23 juillet, à 20 h. 30, à la première réunion qui aura lieu au café de la Promenade, pour nommer le bureau définitif et pour prendre les inscriptions des nouveaux membres. Ceux qui ne pourront venir devront envoyer leur adhésion chez M. Rivière, boulevard Gambetta. Le bureau provisoire est ainsi formé : Présidents : Filhol, Barthès, délégué U. V. F. Vice-présidents : Bergon Antonin, Henras René. Secrétaire : Aubertin.

« étoiles pour vote. On marche sur les « écroulis semés du verre des vitraux. Par « les brèches énormes qu'ont faites les obus, « par les portails brûlés, passe le vent. Au « loin, la fusée boche rapide, et la fusée à « nous, plus lente montent et joliment la « course au feu. Les coups de feu nous « arrivent distinct. Des balles perdues sifflent, « font le dzin d'un fil de fer tendu sur lequel « on frapperait. A côté de ces ruines, le « Palais St-W., qui était à la fois musée, « séminaire évêché, n'a plus que les murs « debout. Il fut brûlé, incendié un soir par « les boches, et nos poilus — ma compa- « gnies — durent, sous les fassants et dans « la flamme, démanteler les merveilles qu'il « logeait. « Les rues sont d'étroits sentiers entre des « murs écroulés, des tas énormes de dé- « combres. Au centre d'une vaste place creu- « vée par les marmites, quelque chose qui « est devenu curieuse : l'Hôtel-de-Ville et son « beffroi éventrés, brûlés, écroulés sur « eux-mêmes, masse informe, toute blan- « che. Les boches l'ont visé, l'ont tué sciem- « ment. A leurs passages dans la ville, alors « qu'ils venaient à l'Hotel-de-Ville, ils « battaient le record de la vitesse et de « la violence. « Kolossal ! Kolossal ! Mais il « tombera le petit lion ! Il y avait un lion « énorme tout au fait, et il git maintenant, « à l'abri, mais pas vaincu ! « On l'a tout rasé, on a tout rasé, on a tout rasé, et que je regrette, Monsieur « le Directeur de ne pas vous faire mieux « entrevoir. Quelles belles leçons d'his- « toire — d'histoire vécue — nous pourrions « qu'ils laissent en regardant les ruines où « nous revieudrions... ceux qui revien- « dront... » (Couture) « Quelles belles leçons nous ferons ! » Ainsi, en pleine tempête de fer et de feu, ils ne perdent jamais de vue leur apostrophe fraternelle de vue leur apostrophe fraternelle sans se douter d'ailleurs que la plus belle leçon c'était celle de leur exemple. De toutes leurs lettres se dégage ainsi comme un parfum d'éducation morale. On sent qu'ils laissent en regardant les ruines où lorsqu'ils se prennent à moraliser doucement, même dans leurs lettres à leurs familles : « Vous me demandez de ne pas m'exposer, « d'être prudent, de ne pas aller au front. Je ne le ferai pas inutilement. Je ne suis pas « que j'existe beaucoup plus pour vous que « pour moi. Mais croyez bien que ce n'est « pas les lâches qui risquent le moins. Il « est aussi coupable de se dérober que de « risquer sa vie sans motif. Il est certain « que c'est un bonheur d'être évacué avec « une bonne blessure... Mais je pense qu'il « vaut encore mieux rester ici... » Et il continue, souriant et fier, pour atténuer « l'effort de sa main sur son front. « Père bien aimé encore pécher des goujons « dans le ruisseau du Vert et aller manger « une friture chez le meunier de Rostassac ! « Hélas ! tout ce que nous avons pu faire, « c'est de placer dans un tiroir les lettres où « nous sommes restés. Le nom est gravé, la poésie vision du ruisseau du Vert, du maître H. Martin.

Grandeur d'âme. Le document, le dernier que je citerai, qui résume le mieux toute cette beauté morale, c'est la lettre, d'une pureté antique, écrite à ses parents par le sergent Cossiaux au regard si profond, au visage si doux ; il vient d'apprendre la mort de son frère et tombera lui-même quelques jours après : « Je reçois à l'instant la carte de maman « m'annonçant l'affreuse nouvelle. Dans de « tels moments les paroles ne viennent « pas, c'est l'esprit et l'âme qui se font « sentir. Que dire contre le destin ? « Rien, et se résigner, c'est être courageux. « Chers parents, pour vous, que puis-je « faire ? Vous aimer davantage ? Ce n'est « pas possible. Je suis d'ailleurs que ma- « man, je suis d'ailleurs que papa, et je « charge mon oncle de lui rappeler que ces « vers du grand poète sont toujours vrais « qui disent : « Ce qui m'est le plus cher, c'est la Patrie. « Entendez-les leur cœur et leur tête prie. « On dit que les beaux-noms ne sont le plus beau. « Lorsqu'on ne peut rien contre un grand « destin, on se résigne et on ne laisse « subsister que les nobles sentiments de « l'âme. « Lui sont inhérents et qui, tout en vous « consolant, vous rendent plus cher le dis- « paru. Vis à vis de mon frère, je ne puis « plus faire que une chose, mais elle est « belle : le venger ! « Votre fils qui vous embrasse. »

Ainsi s'est épanouie la grandeur d'âme corrélienne dans le cœur de nos chers élèves. Et l'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, ou du fils capable d'écrire une telle lettre, ou de la mère, sublime en effet, des paroles de son fils, encore plus dignes de parents honnêtes et devant lesquels nos nobles inclinations avec autant de sympathie affectueuse que de respect. Mesdames, Messieurs, les extraits que nous venons de lire, et les magnifiques citations de nos regards s'attachent à nos identifications d'une partie de notre Lierre d'Or. Les glorieux dossiers restent ouverts. Chaque nouvelle promotion transcrita sa part des paroles de nos chers morts. Elles resplendissent sur tous les murs, toutes nos salles de travail et jeteront ce vif air de nos jeunes élèves d'aujourd'hui et de demain : « Nous avons servi notre idéal au « prix de notre vie. Pour permettre l'essor « de nos meilleurs espoirs, sans défaillance « nous avons fait tout ce que nous « d'accomplir la vôtre. »

M. Gerbus, élève-maître à l'École normale de Cahors, vient d'être admis avec le n° 3 à la section spéciale de Toulouse (sciences), préparatoire à l'École normale supérieure de St-Cloud. Nous avons annoncé déjà le brillant succès au professorat des Ecoles normales et à l'École normale supérieure de St-Cloud de M. Sabatier, an-

« ger. » Nous qui restons, dit l'ennéagé « volontaire Couture, nous accueillons cha- « que nouveau deuil avec un nouveau ser- « vement de cœur, mais aussi avec un de- « ces élans de la volonté qui nous fait cher- « cher la vengeance dans la périlleuse « mission. « Leur arrive parfois, après m'avoir fait « part d'une citation, d'ajouter en souriant : « Ce jour-là, nous avons essayé de ne pas « être trop indignes de l'École Normale. » A « quel jour ? Ce jour-là, vous avez « magnifiquement honoré l'École Normale « et l'Université tout entière. « L'École Normale est un peu pour eux tous le prolongement de la famille.

Tendresse humaine. Aussi lui confie-t-on parfois ses peines in- « times, si touchantes, chez les deux frères « Sénac par exemple. « Mon frère Marcel est « en pleine fournaise avec son régiment. « Pourvu qu'il ne soit pas touché ! m'écri- « vait Octave Sénac, pendant que Marcel écri- « vait de son côté. « Mon frère Octave a été « engagé avec sa division ; pourvu qu'il ne « lui soit rien arrivé ! « Un autre, commandant de compagnie, un « des vétérans de la guerre, nous confie : « On sent parfois que quelque chose man- « que. On est privé de l'action, de tendresse, « de quelqu'un à qui causer d'après chose « que de boyau, de sape, de mine ; c'est un « vrai régal pour moi de causer littérature « ou de faire de la musique... J'avais autre- « fois un sous-lieutenant étonnant de bon « goût. Nous lions en commun. On venait « venu à bien se connaître et à bien s'ai- « mer. Il a été blessé. Nous nous sommes « quittés en pleurant comme des gosses et « ça chauffait dur pourtant... Il nous man- « que la compagnie qui met dans la vie « de la grâce et du goût, qui impose une « retenue, un respect de soi, un je ne sais « quoi qui manque entre poilus. » (S.) « Et c'est ainsi qu'entre deux alertes, nos « chers élèves nous découvraient le meilleur « de leur cœur.

Solidarité française. — Suite de la France. D'ailleurs, le culte de leur école ne rétrécit « point leur âme. Nul esprit de coterie. Nul « esprit de clocher. Ils savent qu'ils n'ont « point le monopole de la bravoure et du « mérite et ils aiment à rendre justice aux « autres. Le sous-lieutenant Maillard ne m'é- « crit-il pas : « Je suis émerveillé de l'esprit « supérieur qui anime les troupes du 20^e « Corps. C'est un plaisir de commander « de pareils soldats. Jamais un murmure. « Jamais une plainte. Chacun se tient à « son poste, malgré les mauvais temps ou « la chaleur qui amène la difficulté de la tâche « l'effort demandé ou la difficulté de la tâche « entreprise. » Il oublie simplement de re- « marquer que celui qui commande est un « peu du Quercy. D'ailleurs la même note se « retrouve partout chez ceux qui comman- « dent, ils ne tarissent pas d'éloges : « Qu'ils « soient, nos poilus sont admirables. » Devenus officiers, nos élèves n'ont pas « cessé d'être eux-mêmes, c'est-à-dire des « éducateurs qui ont charge d'âme et qui ont « la plus haute conscience de leur mission, « sur la terre France en péril.

Mais voilà qu'on les enlève parfois à cette « terre si chère. Il faut partir, franchir les « Alpes, se hâter vers les plaines d'Italie, ne « prendre en passant qu'une rapide vision des « cités de splendeur : Milan, Venise, Rome, « s'embarquer à Tarente, traverser la Hellade « aux blancs Parthénon, sous son ciel bleu, « en Asie, dans les champs de bataille de « Troie, dans une nouvelle et prodigieuse lla- « que du vieil Homère « n'inventerai pas. « Dans ce magique enlacement de tout « l'Orléans pittoresque, historique et poétique, « on veut se prendre la pensée et le cœur de « nos élèves ? C'est l'un d'eux qui va nous le « dire, qui nous écrivait de Constantinople : « Quand le soleil se montre, c'est féérique. « Ne faut pas un peu partout en Orient il « ne faut pas s'approcher trop pour ne pas « rompre le charme. Il faut la lumière et « avoir l'illusion... J'ai visité le cimetière « d'Azay et je n'ai pas éprouvé autant « de tristesse que j'en ai éprouvée. Hier, j'ai « vu de la main d'immortalité. Hier, j'ai fait, « en caïque, la promenade classique du « pont de Galata jusqu'à Eyoub. J'ai remonté « la Corne d'Or et j'ai visité la sacro-sainte « église d'Eyoub. « Elmon cœur n'est pas là, avait dit le poète. « Et notre élève conclut : « Malgré la beauté « de Constantinople, j'ai hâte de revenir en « France... De toutes les nations la France « est la plus belle. « Et celui qui parle ainsi était resté de longs « mois dans l'Enfer de Verdun ; il avait pleuré « sur les ruines des régions dévastées. « La France est la plus belle ! » même et sur « tout la France martyre du Nord et de l'Est. « Et c'est de cette France-là encore que nous « sommes si fiers. Les Français de ce genre « nous élèves avaient la nostalgie. Les élèves- « maîtres du Nord qui sont aujourd'hui « parmi nous n'écouteront pas sans émotion, « j'en suis sûr, cette belle leçon des ruines, « transcrite par deux élèves de notre école « sur les débris fumants d'Arras. Elles y ver- « ront que la saine gaieté de tout à l'heure « était chez les gens du midi, que le man- « teau léger de la pitié virgile et des senti- « ments généreux. « Nous sommes restés quelques jours à « l'École Normale d'institutrices d'Arras, à « l'école des filles. Les Boches se sont « acharnés dessus sans une aide, tout à été « démolit et incendié. Tout n'est que ruine, « entassement d'objets familiers au milieu « des décombres. Le jardin est transformé « en cimetière. Toutes ces visions-là sont « atroces. Je suis bien persuadé que « ceux qui restent encore dans les dépôts « n'hésiteraient pas à venir nous rejoindre, « s'ils voyaient toutes ces ruines qui de- « mandent vengeance... » (Q.) « A quelque temps de là, au même point, « un camarade écrit : « Ah ! cette ville bombardée ! Avec quel- « que ami aux goûts noctambules, il m'est « arrivé souvent, enfreignant la consigne, « de hasarder, dans des rues sans nom, « des promenades muettes d'où nous re- « trions terrifiés. La cathédrale, qui fut ma- « gnifique, quoique moderne, a le ciel et les

« re où j'écris, le bal commence et nous y « faisons notre entrée cette nuit. A en juger « par les accessoires du coïlion, on s'amu- « sera... » « Et quelques jours après : « Attente à la tête « du bal. J'ai subi la trépanation. Je ne vais pas trop « mal. » (S.)

Même gaieté et finement du Midi celle-là, « chez notre vaillant aspirant Rouquier même « dans les moments les plus durs et dans les « secteurs de boue. « Nous sommes un peu fatigués, écrit-il « à ses parents, mais il fait soleil et pour « les gens du Midi, le soleil c'est la gaieté. « Et quelque temps après, il ajoute : « Nous « logeons dans des trous creusés à flanc de « coteau. Il y a de la boue collante ou l'on « enfonce ! Hier j'ai vu un Anglais enfonce « jusqu'à mi-jambe. Il a bien retiré ses jam- « bes, mais non pas ses godaillots, ce qui « ne l'a pas empêché de rire aux éclats... » « Tout le monde se plaint beaucoup ici : pain « à discrétion, vin blanc... beaucoup d'An- « glais qui vous donnent des souvenirs et « du tabac blond comme leurs cheveux. » « Et un autre, qui je suis sûr nous avons « agrandi notre Cagna. C'est maintenant mes- « que un salon. J'en ai encore une collection « d'ampoules bien que celle de ma lampe « électrique soit desséchée... Dans le civil « je pourrais toujours faire un terrassier... « J'ai pris un bain ce matin, le meilleur « bain que j'aie pris de ma vie... Tout le « savon y a passé. »

Simplicité et modestie. Cette gaieté n'est d'ailleurs nullement déclama- « toire, car elle est tempérée par la simplici- « té et par la modestie. « La simplicité, la voici : C'est celle du ser- « gent Escate qui m'écrivit « les moments « d'avoir tardé aussi longtemps vous « écririe. Je me suis attaché dans les tran- « chées de Verdun », mais qui oublie de me « dire qu'il y a pris une citation et qui est « obligé de faire une seconde lettre. « La simplicité et la modestie, élégantes, « elles sont encore dans cette lettre de Vertul « Firmin : « Nos effectifs se trouvaient réduits « après l'attaque. Il y a eu de l'avancement. « Voilà pourquoi je suis sous-lieutenant. « Il y a eu aussi des récompenses ; voilà « pourquoi je me suis vu attribuer une « citation. » (1^{er} juillet 1918)

On dans cette belle lettre d'un autre, jeune « officier de 21 ans, fait Chevalier de la « Légion d'honneur sur le champ de bataille « et qui écrit, après l'offensive du Chemin des « Dames : « Malgré Hurbette, Pinon et Coucy, « j'étais jusqu'à ce jour, semblable au jeune « Italien de Stendhal, je me demandais « toujours : As-tu vu une grande bataille, « une vraie grande bataille ? Aujourd'hui « j'en suis sûr... Le communiqué parle de « notre défense héroïque. Cela prouve qu'on « peut être héros, comme philosophe, sans « le savoir. Chacun a seulement fait son « petit travail d'une façon intégrale. » (S.) « Citerai-je encore ce mot si discret de « Lafont à ses parents : « Vous avez pu lire « le récit de la prise du bois de Reims. « Votre fils y était ! »

Ces belles qualités de nos chers anciens « élèves, sont d'ailleurs attestées, non seule- « ment par les citations mais aussi par les « témoignages de nos camarades et de nos « lettres des chefs. Pour respecter cette « modestie je ne citerai qu'un témoignage, « celui du supérieur de l'aspirant Vignes : « Vignes était modeste, effacé, faisant son « devoir simplement, et ne demandant « l'École normale, sans doute, le garçon qui « se pousse par ses propres mérites, igno- « rant les moyens qui souvent mettent en « relief des gens dont les qualités de cœur « ne sont pas toujours égales à ce qu'elles « paraissent. Il est tombé dans ce que l'on « appelle le savoir. Chacun a seulement fait « son petit travail d'une façon intégrale. » (S.) « Citerai-je encore ce mot si discret de « Lafont à ses parents : « Vous avez pu lire « le récit de la prise du bois de Reims. « Votre fils y était ! »

Le souvenir de l'École Normale. Certes, ils le savent qu'ils appartiennent « au corps enseignant et que ce titre ils doi- « vent l'exemple. Et c'est pour cela qu'ils ont « senti de l'instinct le langage du devoir « et de la raison et relèvent autour d'eux « maints passagers découragements. L'École « normale reste dans ces moments de ralliement, « et l'ancienne Boite, si j'ose appeler leur « vocabulaire familier, devient un peu... la « boîte aux lettres où chacun écrit et passe à « l'occasion pour avoir des nouvelles des « camarades. « Votre carte postale représentant la vue « de l'École Normale m'a rappelé de bien « bonnes journées, écrit Jean Coléda, et je « regrette bien de n'avoir pas avec moi un « de mes camarades de promotion avec « lequel nous parlerions des bonnes heures « d'étude. Grand merci pour votre lettre. Je « l'ai reçue dans un moment difficile. « Cela fait bien plaisir de recevoir des « nouvelles des camarades, de leur dire « bonjour, de leur dire que l'on se sou- « vient de leur ancienne Boite, de leur dire « quelquefois, mais toujours à bon escient ! » Ces anciens maîtres, leur arrive parfois « de les rassurer au hasard des déplace- « ments du front, sous les traits de M. Michel « et de M. Lafouge... Et ce sont les jours de « grande joie.

Et Cossiaux dit encore : « Je cause souvent « avec Gasquet et Sieura des souvenirs de « l'École Normale. Nous nous plaissions à « rappeler les bons moments passés, s'at- « tachez les plaisirs souhaités à présent. » Quant au laborieux Dupont, il a emporté « un peu de l'École Normale avec lui : « Figurez-vous, écrit-il, que j'ai travaillé parfois. « J'ai des bouquins, j'ai des cahiers, de la « métairie. Pour me délasser et me distraire « je les lis. Ça me rappelle l'ancien temps, le « bon vieux temps. » Et quelle camaraderie de bon aloi, quelle « amitié entre eux ? Oyez plutôt leurs mots « brillants, le brave Cléti, m'écrivit : « J'ai « content d'apprendre la bonne conduite de « mes camarades. Tout cela fait honneur au « corps enseignant et, en particulier, à « l'École Normale de Cahors. »

Et quand la mort éclaircit leurs rangs, « quel sursaut de douleur indignée ! « J'ap- « prends la triste nouvelle de la mort de « Cossiaux et de Sieura. Dans quelques « jours sans doute, nous pourrions les ven-

La neige sur les pas

DE Henry BORDEAUX De l'Académie Française

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Mon ami, mon ami, je t'en supplie, souviens-toi de notre tendresse, sois bon, sois généreux, ouvre-moi demain quand j'irai. Il me semble qu'il y a si longtemps que je n'ai pas embrassé ma fille. Et puis, je n'en peux plus, aie pitié, aie pitié de ta femme. « Thérèse ». Cette lettre demeurée sans réponse, dont il ne mettait pas en doute la sincérité — à quoi bon ? — il n'avait jamais pu la lire, sans se révolter contre la fausse compassion qu'elle excitait encore en lui, et sans reprendre une à une ses réponses à de si faibles arguments sentimentaux. Oui, Thérèse, il y consentait, était exempt de perfidie et de bassesse. Pourquoi la charger inutilement ? Et juste envers elle ne suffisait-il pas ? Reniait-elle son coupable amour ? Elle offrait d'y renoncer par tendresse maternelle, pour reprendre sa place, par esprit de soumission, par

soif de repos, mais elle n'en distinguait pas toute l'offense : de véritables remords, elle n'en montrait pas. Et comment croirait-il à cette fatalité des passions, excuse commode de tous les esclavages et de toutes les sensualités ? Elles annoncent leur venue, elles n'apparaissent pas dans toute leur puissance. Il y a toujours une heure où il est aisé de les écarter, ne serait-ce qu'en les fuyant. Pourquoi Thérèse n'avait-elle pas eu le courage de se confier à lui ? Même sans confidences, sans aucune scène romanesque, une femme ne sait-elle plus réclamer de son mari plus d'attention et de sollicitude, surtout d'un mari dont elle n'a jamais reçu que des gages de bonté, à qui elle ne trouve à reprocher que ses occupations et sa gravité, quand le désœuvrement est la cause directe de tant de divisions et de trahisons ? Et pourquoi lui rappelait-elle, si peu délicatement, des différences de fortune qu'il ne lui avait jamais fait sentir ? Elle avait cessé de l'aimer ; ainsi se découvrait-elle des griefs imaginaires. Elle avait cessé de l'aimer : que faire à cela ? Si elle avait à se plaindre de lui, que ne se plaignait-elle avant ? Si elle tenait si fort à sa fille, que ne s'était-elle réfugiée dans cette affection quand elle se débattait contre un indigne amour ? Se laisser attendre, lui céder, consentir à un impossible pardon, s'engager à un oubli plus impossible encore, ce n'eût été qu'une déplorable lâcheté. Sans doute, bien des ménages désu-

reprenaient la chaîne commune, mais ils transformaient le mariage en une association d'intérêts, où ils ne trouvaient plus à mettre en commun que le mépris dans la volupté. Il avait refusé de descendre à ce degré, de connaître cet avilissement. Seule sa fille, un instant, l'avait troublé dans sa fermeté. Ce soir-là, ce soir tragique, elle réclamait sa maman avec tant d'insistance, sa maman dont elle n'avait jamais été séparée. Comment la rendrait-il à demi-orpheline ? Devrait-il la disputer devant des juges comme un pauvre chair qu'on écarterait ? Mais sa mémoire lui représentait Thérèse au retour de ses courses en ville, embrassant l'enfant de ses lèvres gonflées de baisers étrangers, de ses lèvres pleines de mensonges... Ainsi avait-il refusé de la recevoir. Le surlendemain il se battait avec son amant André Norans, et le blessait grièvement au côté, d'un coup d'épée. On eût d'abord les jours de celui-ci en danger, mais la blessure se cicatrissa, mieux et plus tôt qu'on ne l'espérait. André Norans, marié lui aussi, avait, la veille de cette rencontre qui provoquait un scandale quitté son domicile et rompu avec sa femme. Transporté dans l'appartement qu'il avait loué en hâte tout meublé, il y avait été rejoint et soigné par Thérèse, qui, le croyant perdu, ne voulait pas l'abandonner. De là elle avait envoyé la seconde lettre que Marc Romenay relut : « Ce malheureux quel a mis l'irré-

parable entre nous. On l'a rapporté mourant. Il était seul, il m'appelait. Comment n'y serais-je pas allée ? Je n'ai pas réfléchi, j'ai couru. Si vous aviez été blessé, n'aurais-je pas forcé votre porte ? Quelle que fut l'issue, j'étais déchirée. Pourtant je vous avais offert de vous revenir entièrement, avec mon repentir et ma bonne volonté. Mais vous m'avez jetée dehors comme un chien, et vous avez voulu vous venger sur un autre. Ah ! toutes mes puissances d'aimer sont maintenant devenues puissances de souffrir. Je n'ai pas une pensée, pas une place qui ne soient douloureuses... Il vivra, et sa mort, si vous l'aviez tué, ne nous aurait pas davantage séparés que sa vie. Maintenant je ne puis plus rentrer dans votre existence. Vous demanderez, vous obtiendrez le divorce, je ne me défendrai pas, à quoi bon ? et qu'aurais-je à dire ? et vous garderez Juliette. Peut-être bien qu'on me permettrait de la voir de temps en temps. J'ai été une bonne mère, et il n'y a rien à me reprocher à cet égard. Mais plus tard, elle ne comprendrait pas que nous ne vivions pas ensemble, et puis elle comprendrait trop. Je pensais vous la réclamer, vous l'arracher, mais j'ai tant peur de lui faire mal ! Je n'ai jamais voulu faire de mal à personne, je n'ai pas vu l'abîme où je suis tombée, je ne suis pas bien de force à me débattre dans les lois et les affaires de justice. Et, quand j'ai bien pleuré, j'en arrive à envisager une chose épouvantable, mais qui vaut encore

mieux que nous disputer notre enfant. Je ne veux pas que ma faute retombe sur elle. Gardez-la toute, soignez-la, puisque à moi on me la mesurerait toujours, tandis qu'à vous on ne la mesurera pas. Votre mère qui me témoignait un peu d'amitié vous aidera à l'élever. N'oubliez pas qu'elle est délicate de la gorge, et qu'il faut bien la couvrir quand elle sort, et la laisser un peu couverte après son retour afin qu'elle ne se refroidisse pas. Oh ! ne plus sentir sa petite joue chaude, ne plus voir ses yeux si confiants, ne plus entendre ses petites phrases et sa voix ! C'est un supplice bien pire que la mort. Pourtant, vous voyez, je vous fais ce sacrifice. Je le fais, parce qu'il me semble que c'est préférable pour elle. Elle est si sensible et si précieuse que nos inimitiés la briseraient. Promettez-moi de maintenir en elle mon souvenir, de ne pas m'éloigner de son cœur, moi qui serai toujours loin. Vous me devez bien cela, quand j'ai le cœur en lambeaux. Vous ne connaissez pas ce que c'est qu'une mère, si vous croyez que quelque chose au monde peut lui remplacer son enfant. Adieu, adieu, je ne veux pas me relire, car je n'enverrais pas cette lettre. Je crois que je fais bien en l'envoyant. Dieu me pardonnera en me voyant si malheureuse, et vous, puissiez-vous ne jamais regretter ce que vous avez fait de moi... » « Thérèse »

l'avait involontairement remué, et plus profondément qu'il ne se l'avouait à lui-même, il avait répondu simplement quelques mots sous une forme quasi impersonnelle. Sa douleur, nul n'en avait reçu confidence. Il approuvait sa femme d'épargner à Juliette les tristesses de leur séparation, lui promettait en revanche de veiller sur l'enfant, d'en tenir en elle le culte maternel, et même s'engageait à faire communiquer chaque mois les nouvelles par la gouvernante. Que pouvait-il davantage ? Il avait chargé son notaire de régler au mieux la situation de Mme Romenay, mais celle-ci refusait toute assistance. Enfin dans l'instance de divorce qu'il avait engagée, quelque temps plus tard, il s'était contenté d'invoquer, comme motifs, l'article des injures graves, on n'avait pas répondu à l'assignation, et il attendait le jugement d'un jour à l'autre. Ainsi, avant de partir, revivait-il ce passé dont il se croyait délivré. Il fut tiré des réflexions où il s'enlisait à nouveau par l'entrée de la petite Juliette qui, de sa démarche sautillante, pareille à une bergamote dans un champ, traversait le cabinet de travail pour venir jusqu'à lui. Ses boucles ondulées sous le grand chapeau de paille, et elle agitait ses menottes déjà gantées. — Me voilà prête, papa. « Thérèse »